

Qui est le patient tel que la médecine actuelle s'emploie à le récréer ?

Un être souffrant ?

Ou un être de désir demandant au médecin de l'aider à affronter l'angoisse de la mort, à procréer en fonction de ses envies, à lutter contre les défaillances du corps en l'inscrivant dans un appareillage de normes biologiques ?

N'est-ce pas être fragile aussi, qui livre sa vie au démiurge, pour qu'il la défende contre le Néant ?

Qui est le médecin ?

Celui qui applique les progrès de la recherche et s'attache à soigner son malade, ou l'Atlas portant le poids d'exigences démesurées ?

Tel Orphée, descendre aux Enfers pour ramener Eurydice dans le monde des vivants, s'approprier l'entre-deux, la naissance et la mort.

Tel Chronos, maîtriser le temps et faire reculer les échéances morbides.

Tel Isis, insuffler la vie et l'espoir, le sens peut-être.

Et quel peut-être le degré d'indépendance de pensée de la médecine actuelle ?

Quand la société, par son intermédiaire, maîtrise les corps, informe l'humain et institue ses normes.

Quand la société s'oriente par son intermédiaire, vers une récréation du vivant, une nouvelle étape de l'évolution humaine telle que la conçoit l'utopie transhumaniste.

Dans une société où tous s'accordent à lui conférer un pouvoir démiurgique.

En somme, la médecine semble adossée à la création d'une nouvelle utopie. Elle se fait le porteur des espoirs d'un monde meilleur. Est-elle dépendante de son propre mythe ?

Aude-Emmanuelle HOAREAU, philosophe

A l'occasion de la JIIM – Saint Denis de la Réunion, du 1^{er} décembre 2012